

Joachim Coustou-Even

Sur les rives de Paris



Sur les rives de Paris



Joachim Coustou-Even

Sur les rives de Paris

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3467-8

Dépôt légal : Juin 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Sommaire

Les printemps de Paris	11
Le pianiste	13
Les remparts de Saint Malo.....	15
Les orangers du palais	16
Papillons	17
Les cloches	19
Péché	20
Le marin	21
Le fantasma de la nymphe.....	22
Croix lourde.....	23
Saveurs d'ambrosie	24
Chiens.....	26
Le radeau d'Hermès	27
L'envie de vomir	28
Les larmes.....	29
Vers Avalon.....	30

Peine du soir	32
Jean et Douleur	34
Rose	36
Printanier.....	39
Vents, chères dames.....	40
Romance	41
Balade le long d'un étang	42
Clair de lune.....	45
Medicate	47
Hymne à la mer.....	48

Les printemps de Paris

Ici, sur la ville se réveillant, s'allongea une douce brume du ciel, derrière laquelle se cachaient, au travers des avenues, au travers des ruelles, trois musiciens.

L'un d'eux chantait et, doté d'un visage d'Apollon, nous communiquait un léger récital lyrique dont seules, quelques femmes pouvaient apprécier la sonorité. Sous les voiles de l'aube, la fraîcheur et l'esprit fusionnèrent sous la musicalité de ces virtuoses, telle une cariatide de bronze dansant avec Borée et Notos, jouissances de la nature.

Les deux autres étaient aussi beaux que des chardons et sentaient, tel le marécage de la boue. Leur musique brillait aux éclats et leurs violons vibraient, telles les cordes du temps. Et, devant les temples baroques, les muses s'exaltèrent et émancipèrent bonheur et joie au débit de leurs âmes damnées.

Les pauvres, noirs de suie, et les nobles, noirs de honte, écoutaient l'hymne des poètes, qui éveillait en leurs esprits une symphonie, le songe commun du bonheur.

Le son du luth, du tambour et du violon, trinité de sons liés à la voie angélique, prouvait à Dieu qu'ici, sous le ciel de Paris, les gueux et les nobles, les

intellectuels exclus et les irraisonnés aimés, les hommes amassés devant ce petit bar, possédaient une sensibilité envers la beauté de la nature... La musique, âme d'une émotion refoulée, langue que seuls quelques ré, quelques mi peuvent parler.

Sous les ut et le ciel matinal de Paris, devant Notre Dame, dans les grandes rues, pleuraient trois damoiseaux, criant devant la Seine, l'immorale stupidité de la société. L'immonde hiérarchie, la mélancolique tristesse de l'homme, l'incohérence du monde étaient psalmodiées face à l'éternelle solitude du poète, ici...

Le pianiste

Hiver 2008, Dol de Bretagne, où mon corps n'y était pas...

Je descendais les grisâtres pavés de la funeste rue qui s'annonçait à ma niaise vue. Les maisons de pierre étaient froides et leur couleur si peu chatoyante pouvait en dégouter l'ego de quelques pauvres amas d'esprits inconscients du sens du vivant.

La pluie rampait le long du sobre et silencieux granit. Dès lors, je vis devant moi, sans aucun présage, un simple passage, conçu de dalles, que je pris, tête relevée vers le ciel charbon. Il me mena face à l'immense effigie de ce tas de pierres, cathédrale monstrueuse, à l'ironique aspect fantomatique.

Je traversai avec la finesse d'une aura étoilée, les parois de cet emblème pierreux. Me retrouvant au centre de la nef, j'entrecroisai d'un œil avide un piano derrière lequel se tenait dressé un sobre pianiste pleurant devant un noir cercueil, gisant dans le nexus de l'enfer, dont des rayons, lumineux orangés, sortaient de cette déchirure.

Me retrouvant face à cet homme miroir, dans une ville mirage de mon illusion, je perpétuai solennellement ma propre conception. Oh triste pleureur, sous le ciel, venin du terrible jour couvert, ta

musique fait ruisseler tes larmes le long des vitraux, alors qu'au centre de tes bras, le cercueil brille de l'éclat navel des profondeurs.

Le pianiste jouait avec une beauté vivaldienne, les chants de l'horreur du bonheur. Oh ! chante pianiste déchu, devant toi notre conception, notre exaltation ! Tes bras ruisselant de liqueur rouge noircissaient à la lumière lunaire, telles tes larmes qui brûlaient de sol sous tes pieds et laissaient s'ouvrir l'enfer.

Sur ce piano, il criait ce que j'étais, sur son piano, il chantait le damné que j'incarnais, me rappelant la société qui me regardait, d'un regard qui ne reflète que le sombre vide de ses inconscients. Le pianiste déshumanisé, tel un cadavre de chairs rouges, continuait à jouer.

Soudain, le vieillard me regarda, et dans la lueur de ses yeux, sous le plumeau de ses sons, je me voyais couler dans ces larmes, dans ces mains de sang qui glissaient sur les touches du piano. L'église sonna trois coups, et les corps s'enfoncèrent dans la gravure terre à terre de la terne pierre.

Les remparts de Saint-Malo

La lagune est une vaste mer de saphirs
Reflétant les douceurs solaires, temporelles
De mes visions océanes sur le chant des lyres
Sur l'huile s'évaporant, et allège mes ailes
Moi le goéland cendré, je plane sur l'air
Pureté des sens et des essences de vie
J'observe la plénitude des pleines mers
Où, sur ces abords l'homme se joue et me nie
De l'infâme et du marginal qui cherchait plusieurs
ondes
Comme une impériale survie visée,
Pour manger et se protéger des pudibondes
Je cherche le sens du destin acidulé
Par le goût amer des eaux des hécatombes
Le goéland pose ses plumes assombries sur sa tombe